

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Discovrs Av Roy Svr La Trefve De L'An M. D. LV.

Du Bellay, Joachim

Paris, 1561

urn:nbn:de:gbv:45:1-2865

DISCOVRS AV ROY

SVR LA TREFVE DE

L'AN M. D. LV.

Hymne au Roy sur la prinse de Calais.
Les Furies contre les infracteurs de foy.

P A R

I. D. B. A.



A PARIS,

De l'Imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian
de Beauuais, au Franc Meurier.

M. D. LXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

SONNET.

Le Ciel uoulant tirer d'une rigueur cruelle
Vne humaine douceur, d'un orage Vn beau temps,
D'un hyuer froidureux un gracieux printemps,
Et d'une longue guerre une paix eternelle,
Permit que le discord, d'une fureur nouvelle
Vint arracher des mains des deux Roys plus puissans.
La Trefue qui entre eux deuoit durer cinq ans,
Pour apres assopir toute uieille querelle.
Puis donc que le Ciel ueult se monstrier plus benin,
Et qu'il a contre nous uomy tout son uenin,
Receuons desormais le bien qui se presente:
Renouons cest accord d'une plus forte main,
Prenons l'heure aux cheueux, l'homme r'appelle en uain.
La sourde Occasion, alors qu'elle est absente.





DISCOVRS AV ROY SVR
LA TREFVE DE L'AN
M. D. L V.

COMME on voit de chasseurs une bande peureuse,
Trouuant du fier Lyon la femme genereuse,
Auecques ses petits, de la frayeur qu'elle a,
Sans passer plus auant, se retirer de là,
Et puis se rassurant d'une tremblante audace,
S'approcher peu à peu pour luy donner la chasse,
Faire une longue enceinte, & de cris & d'abboys
Resonner tout autour les antres & les boys:

Et comme à ce grand bruit la magnanime beste,
Craintive pour les siens, uient à leuer la teste,
D'un horrible regard roüant ses yeux ardents,
Et d'un horrible son faisant cracquer ses dents,
S'élance tout à coup, & du premier rencontre
Renuerse en fouldroyant tout ce qu'elle rencontre,
Démembre les ueneurs, rompt les espieux ferrez,
Et déchire en passant les toiles & les retz,
Puis tourne en sa tefniere, & sent en son courage
Combattre en mesme temps & l'amour, & la rage.

La rage, qui la poingt d'une iuste fureur,
Veult qu'elle emplisse tout & de sang & d'horreur,

A ij

Mais l'amour la retient, & bien que sa nature
Generouse de soy, maluolontiers endure
Qu'on ose de si pres sa cauerne approcher,
Se contient toutefois au creux de son rocher,
Remasche sa fureur, & quoy qu'elle desire,
Regarde ses petits au milieu de son ire.

Ainsi quand l'Empereur, SIRE, feit ses efforts
Pour prendre des François les villes & les forts,
Et quand dardant par tout les fouldres de la guerre,
Il arma contre uous l'Espaigne, & l'Angleterre,
Les forces d'Italie, & tout ce que sa main
Domine sur les bords du grand fleuve Germain,
Vous luy feistes sentir des la premiere attainte,
Combien uostre grandeur commande sur la crainte,
Et combien la vertu peult au cœur d'un grand Roy,
Quand il a, comme uous, la fortune pour soy.

Vous reprinstes Bollongne, & gardastes l'Escosse,
Et guidant uers le Rhin une armée plus grosse,
Monstrastes uostre force, & uostre pieté,
Gardant de uos ayeux l'antique liberté.
Vous conquistes la Corse, & par le nauigage
De France en Italie assurant le passage,
Feistes uoir à Cesar que uous pouuiez armer
Aussi bien comme luy, & la terre & la mer.

Depuis sur le Siеноis, d'une force rusée,
Tenant de l'ennemy la puissance amusée,
Bourgongne, & le Piedmont uous bornastes plus loing,
Mettant, comme prudent, uostre principal soing,
A prendre ce qui est à garder plus facile,



Et ne faire bien loing une guerre inutile.
Voila de uos neuf ans le sommaire discours,
Qui sans uoir leur bonheur entreromppe son cours,
Se peuuent egaler au long aage des Princes,
Qui ont comme uous, SIRE, augmenté leurs provinces.

L'Empereur est tesmoing, & le sont comme luy
Ceux qui ont trauaillé pour uous donner ennuy,
De quel meur iugement, & prompte diligence
Vostre vertu s'anime à la iuste uengence,
Combien de uos desseings les secrets sont couuers,
Mesmes faisant la guerre en tant de lieux diuers,
Combien de bons soldats uos bandes sont fournies,
Et comment uous tenez uos frontieres garnies
De villes & chasteaux, tousiours sur l'estranger
Repoulsant loing de uous la perte & le danger.

Ce que uoyant Cesar, & perdant l'esperance
D'eniamber plus auant sur les bornes de France,
A choisy pour le mieux d'oublier la rancueur
Qui auoit si long temps regné dedans son cueur,
Et pour n'entretenir une guerre si chere,
Areceu de la Paix l'heureuse messagere,
La Trefue bienheureuse, & profitable à tous,
Mais plus utile à luy, & plus louable à uous.
Plus utile, d'autant qu'en seureté plus grande
Il iouist du repos, que son aage demande:
Et plus louable à uous, d'autant que le bon heur
SIRE, uous asseroit de r'emporter l'honneur,
Et uous auez trop plus, tenant ia la uictoire,
Prisé le bien public, que uostre propre gloire.

A ij



Celuy urayement, celuy est doublement vainqueur,
Vainqueur de son hayneux, & de son propre cueur,
Qui peult durant le cours de sa bonne fortune
Suyure de la vertu la trace non commune.
Fascheuse de nature est toute aduersité,
Mais trop plus dangereuse est la felicité.
Le cheual furieux, aiant le mors pour guide,
Tousiours en sa fureur ne desdaigne la bride:
Le nauire agité des uents impetueux
Ne succombe tousiours aux flots tempestueux:
Et le cours du torrent tombant de la montaigne
S'allente quelquefois au plain de la campagne.
Mais uoir un ieune Roy heureusement uailant,
Contre un autre grand Roy pour l'honneur bataillant,
Refrener sa fureur, SIRE, c'est une chose,
Qui d'un moindre que uous au pouuoir n'est enclose.

Nul, ie ne diray point de nos esprits François,
Mais bien fust-ce un Virgile, ou celuy des Gregeois
Qui a le mieux chanté, d'une assez digne gloire
Pourroit de uos haults faicts celebrer la memoire.
Mais c'est acte dernier (SIRE pardonnez moy)
Ie ne sçay quoy plus grand, & plus digne d'un Roy
Nous fait louer en uous. Car la gloire bellique
Iusqu'aux moindres soldats se rend quasi publique,
Et n'est propre à un seul. Et, à la uerité,
La vertu des soldats, & l'opportunité
Ou du temps, ou du lieu, les uiures, & les armes,
Et l'argent, qui souuent fait plus que les gendarmes,
Y seruent de beaucoup: & sur tout le hazard



Au faict de la uictoire a la plus grande part.

Mais icy de l'honneur qu'à bon droit on uous donne,
Qui est certes beaucoup, rien n'en touche à personne:
Il n'appartient qu'à uous, & n'y demande rien
Ceste-la mesme encor', qui dit tout estre sien,
Ceste dame Fortune, à qui pour sa puissance,
Dont les diuers effects nous donnent cognoissance,
Sans en sçauoir la cause, on a d'antiquité
Donné iusqu'au iourd'huy tiltre de deité.
Car avec la bonté d'un Prince magnanime,
Qui, quand plus la fureur à la guerre l'anime,
Pour le commun salut se rend plus addoucy,
Le hazard n'a que uoir, ny la Fortune aussi.

Donques autant de fois qu'en nos vers ou histoires
Nos nepueus reliront uos heuruses uictories,
Ils se merueilleront, & de quelle vertu,
Et de quel heur encor' uous aurez combattu
Contre un tel ennemy Mais autant de fois, SIRE,
Que uos suiets uiendront, ie ne dis pas à lire,
Mais sentir la pitié dont uous auez vsé,
Sans auoir, inhumain, de leur sang abusé,
Ils uous adoreront, & en chaque prouince
Serez tenu pour Dieu, & non pas pour un prince.
On uous tiendra pour Dieu. car quelle chose aux Dieux
Approche de plus pres, qu'un Roy uictorieux,
Un Roy sage, constant, fort, magnanime, & iuste,
Plus humain que Traian, & plus heureux qu'Auguste?
Vous pouuiez regagner, uoir en bien peu de temps,
Ce que uostre ennemy depuis uingt ou trente ans

Vsürpe dessus uous: mais uostre bonté, SIRE,
Qui plus au bien public, qu'à sa grandeur aspire,
Pour laisser reposer de leurs travaux passez,
Vos peuples & voisins de la guerre lassez,
Est uenue arracher au milieu des alarmes,
Des mains de uos soldats, la fureur & les armes.

Car uous n'avez plustost apperceu l'Empereur
Incliner à la Paix, que soudain la fureur
S'est esteinte dans uous au plus fort de l'affaire:
Et content d'auoir peu donter uostre aduersaire,
Auez donté uous mesmes: & pour le commun bien
Vous estes souuenus d'estre Roy Treschrestien:
Non un Iules Cesar, un Pyrrhe, un Alexandre,
Qui ne prenoient plaisir qu'à sang humain esandre.

Aussi ne seront pas uos gestes engrauez
En cuyure seulement, ou marbres esleuez,
En colonnes, en arcs, en superbes trophées
Ornez pompeusement d'armes bien estoiffées:
Ils seront engrauez aux cœurs de nos nepueus,
Qui parleront de uous, & d'offrandes & uœus
Feront à uostre honneur une feste Chrestienne,
Non point une hecatombe à la mode Payenne.
Ils parleront de uous, & n'oublieront aussi
Le prelat de Lorraine, & ce Mommorency,
Ce grand Mommorency le Nestor de la France,
Qui scait au bon conseil marier la uaissance.

Ils diront que ces deux soubz uostre maiesté
Les principaux auteurs de la trefue ont esté,
L'un armant par deça le successeur de Pierre,

Pour



Pour estonner les cœurs trop amis de la guerre,
Et l'autre par dela contrainant le moins fort
De chercher à la fin les moyens de l'accord.

Parle donc qui uoudra de la chaue Deesse,
Qui deux fois aux cheueux empoigner ne se laisse,
Discoure sur Milan, qui uoudra discourir,
Sur Naples, & sur ceux qu'on deuoit secourir,
Sur le danger de uoir paisible l'Angleterre,
L'empire hereditaire, & tout ce que la guerre
Empeschoit à Cesar: discours passionnez
De gens qui seulement à leur profit sont nez,
Et non pas de Chrestiens. vostre maiesté, SIRE,
Qui comme la Lyonne, en sa fureur desire
De conseruer les siens, non les laisser perir,
Et ne ueult par leur sang la uictoire acquerir,
Aremis son laurier, son triomphe, & sa gloire
En la main de celuy qui donne la uictoire,
En la main de celuy qui uoyant la bonté,
Dont uainqueur uous auez uostre appetit donté,
Vous donnera sa grace, & le ciel en partage,
Et iuste uous rendra uostre propre heritage.

SIRE, si uostre loz d'une Iliade entiere
Ne donnoit à chacun assez ample matiere,
Sans d'autres argumens son poëme allonger,
I'irois avec Ascree en Parnase songer
Cent mille inuentions pour blasmer la Discorde,
Et louer ceste-la qui les Princes accorde,
La paix fille de Dieu, nourrice des humains,
Qui forma ce grand Tout, & de ses propres mains

B



Débrouilla le Caos, ou d'une horrible guerre
Ensemble combattoient le feu, l'onde, la terre,
Et cest autre element qui nous fait respirer:
Puis contre Iuppiter ie ferois conspirer
Ceux qui iusques au ciel les montaignes haussèrent,
Et les premiers ga bas la guerre commencèrent:

Et puis de siecle en siecle, aux Perses & Gregeois,
Aux Romains & aux Gots, aux Germains, & François,
Deduisant mon propos, ie chanterois les guerres,
Que tant sur leurs uoïfins, qu'aux plus loingtaines terres,
Vos ancestres ont mis heureusement à fin:
Puis ie uiendrois à uous, & d'un chant plus diuin
Descrirois uos uertus belliques & civiles:
Combien uous auez prins de chasteaux & de uilles,
Repoussé d'ennemis, tousiours uictorieux,
Faisant en mesme temps la guerre en diuers lieux.

Après ie uous mettrois sur un siege d'yuoire
En habit triomphal dans un char de uictoire
Trainé pompeusement. Mais après uos charrois
Ie ne ferois marcher les Princes & les Roys,
Les bras liez au dos à la mode Romaine,
Triomphe des Gentils. La Discorde inhumaine
Aux tresses de serpens, les filles de la Nuit,
Et l'horreur de Belonne à la guerre conduit,
Marcheroit après uous honteusement captine.
La paix iroit deuant, & d'un rameau d'oliue
Vmbrageant ses cheueux ferois au premier ranc
Chacune en son habit, cheminer flanc à flanc,
Vostre France & l'Espaigne, avec toute leur troppe.

Et la plus grande part des prouinces d'Europe,
Qui d'un commun accord uostre enseigne suyuant
Chrestiennes conduiroient leurs forces en Leuant,
Et de là recourant nos pertes anciennes,
Rapporteroient icy les enseignes payennes,
Que uostre Maiesté planteroit de sa main
Dessus le grand portail du saint temple Romain.

Voyla les premiers traits de ma riche peinture,
Si i'auois tant amis les cieux & la nature,
Qu'en mes tableaux ie peusse au uif représenter
Quelque chose qui peust uostre esprit contenter.
Mais l'ennuy qui me ronge, avec la tyrannie
De celle que les Grecs ont appellé Penie,
Et mil autres malheurs qui me suyuent de loing,
Pour n'auoir iamais eu des richesses grand soing,
Allentent ma fureur, SIRE, & font que mon ame
Nereissent plus l'ardeur de sa premiere flamme.

Ie ne ueux point icy, pour mon hymne borner
D'art plus elabouré vos louanges orner:
Ie laisse aux plus sçauans, qui la charge en ont prise,
Le travail & l'honneur d'une telle entreprise,
Pour ne uous faire tort, & tomber sous le fais,
Dont chargerait mon dos la grandeur de vos faicts:
Bien iray-je apres eux de vos uertus belliques,
Et des autres uertus recueillant les reliques,
De loing suyuant leurs pas, comme on voit le gleneur
Recueillir les espics apres le moissonneur.

FIN DV DISCOVRS.

B ij





HYMNE AV ROY SVR LA
PRINSE DE CALAIS.

SIRE, ce grād Monarque et magnanime Prince,
Qui feit de tout le monde une seule prouince,
Qui de liens de fer la guerre emprisonna,
Qui le furnō d'Auguste aux Empereurs dōna,
Qui refait l'aage d'or, & duquel on peult dire
Que le grand Roy des Roys nasquit sous son Empire,
Auec tout ce grand heur si heureux ne fut point,
(Et qui, sinon les Dieux, est heureux de tout poinct.)
Qu'à la felicité d'une si grande gloire
Le malheur d'un Varus n'ostast une uictoire.
Mais par un tel malheur il ne perdit le cœur,
Ains arrachant la palme à l'ennemy uainqueur,
Auec une uictoire & plus grande & plus prompte
Luy remeit sur le front la uergongne & la honte.
SIRE, vous auez fait comme cest Empereur,
Qui ne vous estonnant d'une courte fureur,
Mais reprenant au poil la fortune tournee,
Qui vous ayant frustré de l'heur d'une iournee
Pensoit par un malheur tout uostre heur vous oster,
Auez imité l'arc qui se laisse noultier,
Puis d'un effort plus grand, tout soudain se déuolte,
Vendant le mal recen plus cher qu'il ne luy couste.

Le malheur enuieux & dessus le grand heur
De uoz heureux succes, & sur uostre grandeur,
Qui sembloit s'estre fait la fortune seruite,
Vous auoit fait sentir la perte d'une ville,
Pour rompre uostre cours, & pour nous faire noire
Combien sur les humains le sort a de pouuoir.
Mais la uertu, qui est uostre fidele escorte,
Voulant sur le Destin se monstrier la plus forte,
A combatu pour uous, triomphant du malheur
Qui uouloit triompher de uostre grand' ualeur.

Car ce qu'au parauant, durant que la fortune
Sembloit à uoz desseings estre plus opportune,
On n'osoit esperer, SIRE, uous l'auiez fait,
Et auiez nostre espoir deuancé par l'effect.

Vous auiez prins CALAIS, deux cens ans imprenable,
Monstrant qu'à la vertu rien n'est inexpugnable,
Lors qu'elle est irritée, & que la passion
Luy fait imiter l'ire & le cœur du Lyon:
Qui au commencement de sa quenë se flatte,
Et couché de son long sur l'une & l'autre patte
S'irrite lentement: mais si du chien mordant,
Ou d'un autre animal il a senty la dent,
Il se leue en fureur, & à course élancée
Déplie tout d'un coup sa cholere amassée,
Déchire l'ennemy aux ongles & aux dents,
Allume de ses yeux les deux flambeaux ardents,
Remasche sa fureur, & d'un regard horrible
Fait cracquer hautement sa maschoire terrible.

SIRE, vous ne pouuez, estans si courageux,

Ne vous sentir du tort du Destin outrageux,
Qui parmy tant d'honneurs, de triomphes & gloires,
Et parmy les Lauriers de si hautes uictoires,
A bien oze mesler le regret & soucy,
Qui nous a pour un temps fait baisser le sourcy.
Mais vous ne sentiries si parfaite allegresse,
Si deuant vous n'eussies esprouuè la tristesse:
Et peult estre qu'encor' vous n'eussies attenté
Cela que de long temps vous auies proietté,
Espiant le moyen & le temps plus propice,
Si la neceffité n'eust trouuè l'artifice.

L'ire qui vous emeut, voyant le cruel Mars
Se baigner furieux au sang de nos soldars,
Vous feît attacher l'aile au dos de la vengeance,
Et remettre en leur lieu les bornes de la France,
Qui deux cens ans, & plus, honteuse lamentoit,
Comme un corps mutilé, le dueil qu'elle sentoit
D'estre sans un CALAIS, & noir l'audace Angloise
Brauer si longuement la puissance Francoise.

Mais à qui fault-il, SIRE, attribuer l'honneur
D'une si grand' uictoire, & d'un si grand bon-heur
Fors à DIEU, & à vous, qui d'une telle prise
Auez premierement desseigné l'entreprise,
Contre l'aduis de ceux qui n'auoient bien pensé
Ce que sans y penser vous n'auiez commencé?

Ils ne cognoissoient bien vostre fortune heureuse,
Et si ne cognoissoient la uertu ualeureuse
De ce Prince Lorrain, qui d'un grand Empereur
Auoit soustins à Meiz la force & la fureur:

Qui auoit à Ranty deffous uostre conduite
Rompu uostre ennemy, & mis Cesar en fuite:
Qui pour sauuer l'estat du grand Prestre Romain
Auoit passé les Monts, & planté de sa main
Sur le champ ennemy les enseignes de France,
Qu'en France il rapporta contre tout'esperance,
Et contre le prouerbe usurpé longuement,
Qui dit, que l'Italie est nostre monument.

On uante de Cesar la prompte uigilance:
Mais si lon iuge bien de quelle uigilance
Ce Prince aramené, quand moins on l'esperoit,
Ce qu'un si long chemin nagueres separoit:
Mis une armee aux champs, & en si peu d'espace
Prins en telle saison une imprenable place,
Dont son fort le plus fort uostre ennemy faisoit,
Ce que parlant de soy, Cesar mesme disoit,
Cestuy-cy le peult dire à bon droit (ce me semble)
le suis uenu, l'ay ueu, l'ay uaincu tout ensemble.

Si uostre Maiesté ne discourroit assez
De uos pources subiects les dommages passez
Au moyen d'un CALAIS, le passage ordinaire
Du furieux Anglois, uostre antique aduersaire,
le deduirois icy les guerres & combats
Depuis deux cens dix ans & ne me tairois pas
De la commodité qu'Espaigne & l'Angleterre
Auoient par ce moyen de uous faire la guerre:
Combien la Flandre y perd, & de quel large tour
Il luy fault deormais nauiguer à l'entour
De ceux qui le Soleil uoyent cacher en l'onde.



Qui or' plus que iamais sont separez du monde.

Mais ce discours là, SIRE, est un discours commun,
Et qui, sans que i'en parle, est notoire à chacun:

Ie diray seulement que de ceste uictoire

Il semble que le ciel nous reseruoit la gloire

Pour estre celuy seul, qui deuoit quelquefois

Sur Philippe uenger Philippe de Valois.

Aussi ne falloit il qu'un moindre que nous, SIRE,

Nous rendist un CALAIS: duquel uous pouuez dire,

Que l'ayant regaigné, uous n'auiez pas moins fait,

Que si uous eussiez mesme en bataille deffait

Les forces de l'Anglois, qui du sceptre de France,

En perdant son CALAIS, a perdu l'esperance.

Icy ie uous supply mettre deuant uoz yeux

Tous ces uieux Roys François, uoz antiqués ayeux,

Ce grand FRANÇOIS sur tous, dont l'ombre uenerable

Entre les ombres tient le lieu plus honorable:

Quelle aise pensez uous qu'ont senty ces esprits,

Oyant bruyre la bas, que CALAIS estoit pris?

Il me semble de uoir ceste troppe legere

En un rond assemblée au tour de uostre pere,

Et luy s'esonissant que son fils ait l'honneur

D'auoir rendu CALAIS à son premier Seigneur.

I'oy d'un autre costé la lamentable noise,

Et les gemissemens d'une grand' troppe Angloise,

Laquelle en mangreant d'une execrable horreur,

Inuoque des Fureurs la plus grande Fureur,

Contre ceste Furie & cruelle Megere,

Du sexe feminin l'eternel uitupere.

Ie uoy

Je uoy sortir d'enfer les filles d'Acheron,
Qui leurs serpents tortus lagent à l'environ
Du col de l'inhumaine, au fond de son courage
Répandant le uenim de leur plus grande rage.

Je uoy dessus son chef tomber l'ire des cieux,
Le peuple mutiné, & nous uictorieux.

SIRE, parmy le bruit & publique alaigresse
Du peuple nous louant, i'ay pris la hardiesse
De vous offrir ces vers, ausquels l'affection
Ne m'a laissé donner ceste perfection
Qu'on uoit en ces escripts, que lon a de coustume
De repolir souuent, & mettre sus l'enclume:
Suppliant humblement uostre grand' Maiesté
D'estimer le present selon la uolonté
De qui le nous presente, en imitant l'exemple
De DIEV, duquel en vous l'image lon contemple.

FIN DE L'HYMNE.

EVOCATION DES DIEUX TUTELAIRES DE GVYNES.

 Vicōques soiēt les Dieux qui defendēt la terre,
Les tēples, les maisons, le peuple d'Angleterre,
Et celuy par sur tous qui s'est fait de ce lieu
Le principal patron, & tutelair Dieu,
Je vous prie, & supplie en deuotion grande,
Et vous requiers pardon de ce que ie demande:
C'est qu'en proye & butin nous laissiez aux François

C

Les temples, les maisons, la terre des Anglois:
Que uous sortiez sans eux, & qu'en leurs cœurs empreinte
Ne demeure sinon une effroyable crainte,
Vne peur, un oubly, & que partant d'icy
En France avecques moy uous en ueniez aussi
Qu'aggreables uous soient plus que ceux d'Angleterre
Les temples des François, leurs maisons, & leur terre:
Que gardes uous soyiez de France à ceste fois,
De mon Prince, & de moy & du peuple François.
Si uous faites ainsi, ie uous promets & uouë,
Et du uœu que ie fais, la France m'en auouë,
De uous bastir un temple, & par ieux solennelz
Rendre au peuple François uos honneurs eternels.

EXECRATION SVR
L'ANGLETERRE.

Mânes, vmbres, Esprits, & si l'antiquité
A donné d'autres noms à uostre deité,
Erebe, Phlegeton, Styx, Acheron, Cocyte,
Le Caos, & la Nuiet, & tout ce qui habite
A la gueule d'enfer, la rage, la fureur,
Et tout ce qui est plein d'une eternelle horreur,
Afin que uous mettiez une peur, une fuyte,
Et tout ce que la peur traine encor à sa fuyte,
Aux Anglois, en leur Royne, en tous les ennemis,
Qui contre les François en armes se sont mis:
Et à fin que les forts, les uilles, les uillages,
Les temples, les maisons, les sexes, & les aages,



De ceux-là que i'entens, uous soient à ceste fois
Par toutes maudissons & execrables loix,
Vouez & consacrez, ie les consacre & uouë,
Et du uœu que ie fais, la France m'en auouë.

Ie les consacre donc pour le bien de mon Roy,
Pour tous ses alliez, pour la France & pour moy:
Afin que tout le mal, l'orage, la tempeste,
Qui nous peult menacer, tombe dessus leur teste:
Que nous demeurions saufs, nos femmes, nos enfans:
Que nous en retournions uainqueurs & triomphans,
Et chargez de butin, & que nostre uictoire
Soit pour iamais sacree au temple de Memoire:
Qu'Angleterre, & sa Royne, & tous ses alliez
Ayans les bras au dos honteusement liez,
Marchent la teste bas prisonniers de mon Prince:
Que tributaire soit à iamais leur prouince,
Et regnent à iamais nos enfans & nepueux
Sur les fils de leurs fils, & ceux qui naistront d'eux.

Si uous faictes ainsi Stryx, Acheron, Cocyte,
L'Erebe, le Chaos, & tout ce qui habite
A la gueule l'enfer, la rage, la fureur,
Et tout ce qui est plein d'une eternelle horreur,
Ie uous promets & uouë, à la mode Romaine,
Immoler trois aigneaux frisez de noire laine.

E I N.

C ij





LES FVRIES CONTRE
LES INFRACTEVRS
DE FOY.

PAR IOACH. DVBELLAY ANG.

LOrs que du pere occis l'ombre si mal uengée,
Au plus profond de Styx pour ses forfaits
plongée,
Sceut l'infame traicté, & la periure foy,
Qui pour suyure Cesar a fait laisser le Roy,
Elle arracha sa barbe, & de fureur contrainte
Tirant son chef de l'eau fait ainsi sa complainte,
Enfans, que pour enfans ie n'auouërây, sinon
Que uos faicts malheureux sont dignes de mon nom:
Estoit-ce donques là ceste belle uengence,
Dont uous deuies donner à ma mort allegence?
Est-ce là la pitié, que le deuoir commun,
Et nature ont grauee en l'ame d'un chacun,
De conseruer la uie à qui nous l'a donnée?
Loy des Dieux immortels aux hommes ordonnée.
Si lasches uous craignies de tomber au danger
De uostre propre mort pour la mienne uenger,
Deuies uous, malheureux, pour croistre uostre terre
Changer en paix honteuse une honnorable guerre?

Trahir ce noble Roy, dont ingrats uous tenez
Plus de bien, que de moy, de qui uous estes nez?
Et cruels uous ietter, eternal uitupere,
Entre les bras souillez du sang de uostre pere,
Que uous auez occis, uous estans faicts amis
De ceux, qui l'homicide ont iustement commis.
Iustement auoient ils commis cest homicide,
Mais uous y consentans, l'auetz fait parricide,
Dignes (si iamais nul digne se peult nommer)
Que dans un sac de cuir on uous iette en la mer.
Ha que uous donnez bien par uos faicts tesmoignage
De uostre naturel, & de uostre lignage !
Vostre meschante uie, & uos mœurs deprauetz
L'une & l'autre venus, dont user uous sçauetz,
Vostre traistre soubris, uostre double faintise,
Vostre orgueil, uostre ennuy, & uostre conuoitise,
Monstrent qu'autre, que moy, iadis si monstrueux,
Ne pouuoit engendrer que monstres tortueux.

Le ciel pour faire uoir qu'il a bien la puissance
De changer es enfans la loy de la naissance,
Aussi bien que le lis peult naistre d'un fumier,
La rose d'un buisson, comme un bon iardinier,
Qui sur un tronc sauuage, ou sterile de soy,
Ante quelque bon fruit, auoit produit de moy
Vn enfant uertueux: mais la parque fatale
Ne fut d'un si grand bien longuement liberale,
Retirant, comme un don auarement offert,
Ce, qu'à peine elle auoit au monde descouuert.

Afin qu'apres ma mort ce seul confort ie n'eusse,



Et que d'un seul bien faict uanter ie ne me peusse.
Ell' fit deuant ses iours mourir cruellement
Celuy, qui meritoit uiure eternellement:
Et uous laissa meschans, fils dignes d'un tel pere,
Pour estre de mon sang eternal uitupere,
Et pour monstrier que i'ay en tous faicts uicieux
Surmonté nostre temps, & tous les siecles uieux.
Tout ce que par nature on peult sçauoir de uice,
Et tout ce qu'on en peult forger par artifice,
Tout ce que Calicule en delices auoit,
Tout cela que Neron de uolupté sçauoit,
Ou si la fable Grecque, ou la Romaine histoire
De quelque plus meschant deteste la memoire,
En moy seul se trouua: mais oncques ie ne feis
Si grand' meschanceté, que d'engendrer tels fils.
De l'un qui a rompu des pieds iusqu'à la teste
Ne laisse sur son corps un seul endroit honneste,
Tout cela que la Grece, eut oncq' de uanité,
Et ce qu'onques l'Afrique eut d'infidelité
Caché dedans son cœur: l'autre a ioinct à ce uice
Les mines d'un buffon digne d'un tel office,
Non du tiltre, qu'il a: l'autre uoluptueux
Comme Heleogabale en uentre monstrueux,
Comme un Sardanapale, ou comme un Epicure,
Et si pour se nourrir d'une semblable cure
Quelqu'autre a meritè cest honorable lieu,
Monstre bien qu'il a fait de son uentre son Dieu.
Que Rome hardiment ne me uante plus ores
Ses braues Scipions, ne ses Gracches encores,

Ses Metelles uaillantes, ses sages Fabiens,
Ses Brutes, ses Catons, ny ses Fabriciens:
Car en ses trois elle a plus de uices fait naistre,
Qu'es autres de uertu. Le siege du grand prestre,
Du fumeux Vatticain, & tout ce beau seiour,
Ou ie soulois iouyr de la clarté du iour,
Est encores souillé de leurs pechez enormes.
Et qui iamais a ueu trois monstres tant difformes?
Si cent langues i'auois, cent bouches & cent uoix
Aussi dures que fer, raconter ne scaurois
En combien de fagons d'horrible forfaiture
Ont-ils offensé Dieu, le monde, & la nature:
Mais cest acte dernier fait que les deshontez
Se font (comme lon dit) eux-mesmes surmontez:
Traistres, cruels, ingrats: car, en uous (ce me semble)
Ces trois belles uertus, se rencontrent ensemble.
Ne uous souuient il plus de la benignité,
Et de l'honneste accueil de uous non merité,
Dont le Roy magnanime & pitoyable Prince
Vous recent fugitifs en sa belle prouince?
Pour uous en camp marchant ne craignant hazarder
Ses estats, ses subiets, pour les uostres garder.
Ou sont les Dieux iurez, ou est la foy promise?
Si telle lascheté est aux hommes permise,
De quoy te sert la foudre, ô grand pere des Dieux?
Peux-tu souffrir cecy, & le noir de tes yeux?
Ta main, pere, ta main ne fut si ocieuse,
Quand pour damner icy ceste ame uicieuse,
D'une hontense mort en pieces debaché,



I'ay receu le loyer digne de mon peché.
Pourquoy donc maintenant, pourquoy cesse la foudre
A punir ces meschans, & les briser en poudre?
Ces auares meschans, qui ont fait sur ma mort
Le uergongneux marché de leur pariure accord?

Mais tu ne pouuois mieux de ton ardent courage
Venger de ces felons le sacrilege outrage,
Qu'en leur ostant le sens, & leur sillant les yeux,
Pour auenglez ne voir leur mal pernicieux.
Les pources auenglez bien ont ils prins la uoye,
De leur perdition, de s'estre faits la proye
Contre Dieu, contre droit, contre toute raison,
Des plus grands ennemis qu'eust oncques leur maison,
Qui comme il fit de moy, punira la meschance,
Et fera de ma mort luy mesmes la uengeance.
Ie leur predis cecy, & leur mauuaise fin
Fera voir que ie suis ueritable deuin.
Car celuy qui tout uoit, & d'egale balance
Sçait pezer iustement le bien-fait, & l'offense,
Attend pour quelque temps, & puis la tardité
De la peine, compense avec la grâuité.
Adoncques uous croirez ce, que ie ne creu oncques
Iusques à maintenant, uous le croirez adoncques,
Qu'il y a quelque Dieu, & que toute action
Doit auoir à la fin sa retribution.

Pour moy ce grand Pasteur, que le sens & l'usage
Auoient fait de son temps estimer le plus sage,
S'engraue sur le front d'un reproche eternal,
Quand se laissant mener d'un amour trop charnel,

De deux



De deux forres citez il despouilla l'Eglise
Pour fonder un estat uenant de bastardise:
Et pour uous malheureux fut trouble le propos
De la Chrestienté, le publique repos,
Quand pour uostre querelle on ueit toute l'Europe
Se diuiser en deux, & l'une & l'autre troppe
Au sang de l'Italie ensanglanter sa main,
Et tout pour le peché du grand prestre Romain,
Qui deuant que mourir pour loyer de sa faulte
Se trouuant abusé de sa finesse caute,
Veit tomber sur mon chef la uengence des cieux,
Et sortir de mon corps le feu pernicieux,
Qui depuis embrasa & la France & l'Espaigne,
Faisant d'un rouge lac ondoyer la campagne.
Ou sont les murs de Parme, & tout ce bort cognu,
Qui uague de ses flots Eridan le cornu.
Aussi ne falloit-il qu'un corps si plein de uice
Eust apres son trespas autre funebre office,
Que le sang, & le feu, & tout ce que d'enfer
Apporte avecques soy la licence du fer,
Que ie sens maintenant forcener dans mon ame,
Comme estant le tison de la fatale flamme
Que uous avez soufflé, & qui ne cessera,
Tant que de telle race un seul uiuant sera.

Que cela, que ie dy, ueritable se treneue,
Vostre dernier traicte en fait certaine preuue,
Traicte fait sur le poinct, que l'Espaignol mutin
Ardant, comme autrefois, de raur le butin,

D



Et de fouler aux pieds l'honneur du saint college,
Inuita des Geans la guerre sacrilege.
Ha que uous sceustes bien espier la saison,
D'enfanter à propos la fainte trahison,
De longue main conceüe, à fin que le passage,
Qui seul peult garentir de l'Espagnol outrage
Le uicaire de Dieu, ne fust ferme aux François
Protecteurs de l'Eglise, & de ses saintes loix.
Mais uous n'auetz rien fait, que uous charger de crime.
Car d'un prince Lorrain la uertu magnanime
S'ouurira, maugré uous, avec le fer en main,
Le chemin pour conduire au riuage Romain
Le secours attendu : lors uostre iuste peine
Vous fera uoir combien uostre entreprise est uaine:
Et combien uostre cœur enuieux du grand heur
De ceux, qui uous sembloient fouler uostre grandeur,
S'est lourdement deceu d'abandonner le Prince,
Qui seul pouuoit garder uous, & uostre prouince:
Et qui seul fera non moins iuste que fort,
Renuoyer tout cela, que uous tenez à tort.

Or allez maintenant, & faictes entreprise
De remettre chez uous le siege de l'Eglise,
Dont fut si longuement indigne possesseur
Celuy, qui s'acheta pour l'honneur de sa sœur
L'honneur du saint chapeau, & la triple couronne
Qui du plus grand Pasteur les temples enuironne.
O grandeur bien fondee, & qui de main en main
Merite d'estre assise au saint trosne Romain:

Mais uous ne uerrez plus cest heur en uostre race,
Ains priuez de support, de faueur, & de grace,
De chappeaux & d'estats, uous uerrez douloureux
Payer le chastiment de uos faicts malheureux.

O grand portier du ciel, ô successeur de Pierre,
Qui seul deffous tes clefs peux renfermer la guerre
Ou la faire sortir, pere que songes tu?
Si tu es (comme on dit) tant amy de uertu,
Pourquoy uis si long temps ceste hydre tant feconde,
Que comme un autre herault tu n'en purges le monde?
Si de l'honneur mondain tu as quelque seruice,
Dequoy luy peux-tu faire un plus beau sacrifice?
Et si de ta maison tu quiers la seureté,
Que peux-tu faire mieux pour ta prosperité?

O toy, qui dois monstrier pour estre fort & iuste
Qu'on ne te nomme à tort & Cesar & Auguste,
Si du pere meschant tu punis le forfait,
Pour la terre purger d'un monstre tant infect,
Que n'estains-tu encor d'une uengence egale
D'un si malheureux sang la semence fatale?
Si tu permets, Cesar, repulluler de moy
Vn si meschant reiect, chacun dira de toy,
Que tu as abusé du tiltre de iustice
Pourrauir mon estat, non pour purger mon uice.

Et toy Prince, qui as le nom de Treschrestien,
Si tu ueux qu'à bon droit ce beau tiltre soit tien,
Seras-tu protecteur, non des Mahometistes,
Mais de ces faux Chrestiens de race d'Atheistes?

D ij



Espere-tu trouuer quelque fidelité
 En ceux, qui dans leur cœur n'ont point de Deité?
 Tu as fait (ô grand Roy) par ta sage uaillance,
 Cela, que deuant toy ne feït onq' Roy de France,
 Mais tu ne feras rien ne si digne de Roy,
 Si digne d'un Chrestien, ne si digne de toy,
 Que si ta Maïesté pour le commun seruice
 Entrappe ces meschans, qui par leur artifice
 (Tant ils sont impudens) uoudront pour s'excuser,
 De leurs faulses raisons ta iustice abuser,
 Si tu prestes l'oreille au deceuant langage,
 Dont ils scauent farder leur langue, & leur uisage.
 O Prince catholique, ô bon Roy des Romains,
 O Roy de Dannemarc, & uous peuples humains,
 O Princes Electeurs, ô superbes prouinces,
 Qui auez pris le nom de correcteurs de Princes,
 O sage republicque à la religion,
 Receurez uous, Seigneurs, telle contagion?
 Je parle encor à toy ô grand Prince d'Asie,
 Bien que la loy du Christ n'ait ton ame saisie,
 Et que de Mahomet la douce uanité
 Ait planté dans ton cœur un autre Deité,
 Si ne croy-ie pourtant ta nature estre telle,
 Que tu n'ayes sentiment de la loy naturelle.
 Donq' si quelque iustice est ioincte à ton erreur
 (Comme on dit que tu as les uices en horreur)
 Permettras-tu seigneur, que deffous ton Empire
 Le meurtrier de son pere à garand se retire,

Et que la mesme loy, qui fait deuant tes yeux
Honteusement mourir ton fils sedicieux,
Se monstre pitoyable enuers la forfaiture
De ceux, qui ont rompu tous les droits de nature?
Ie sçay, meschans, ie sçay, (car ie cognoy en moy
Ce qu'en uous, & uers uous recognoistre ie doy)
Ie sçay que uous n'aurez (suyuant uos uieilles ruzes)
Faute de beaux discours, & de belles excuses,
Pour abuser ceux-là, qui leur iuste courroux
Voudront à la uengence animer contre uous:
Mais Dieu ne permettra (race ingrate & meschante)
Que uostre beau parler les oreilles enchante,
Il ne permettra point que telle uerité
Demeure enseuelie en telle obscurité.
Il descouurira tout, & son œil qui prend garde
Aux œures d'un chacun, uous fera (quoy qu'il tarde)
Voir un nouveau torment punir un uieux peché,
Et que rien deuant luy n'est couuert ne caché.

Ce pendant, si l'Enfer, & Pluton m'en aduouë,
Enfans desnaturez, ie uous consacre & nouë
Auecques tous les uœus pleins d'execrable horreur,
Dont peult maudire un pere en sa iuste fureur.
Iamais ne puisiez uous iouir de uostre terre
Sans crainte & sans enuie, & celle mesme guerre,
Qui arma la fureur des deux freres Thebains,
Vous puisse encor un iour mettre le fer es mains.

Iamais ne soyez uous recueillis d'aucun Prince:
Mais tonsiours fugitifs de prouince en prouince:



Et mendians secours foyez enuers chacun,
D'iniure & de risée un argument commun.

Tousiours la poureté nous suyue par le monde,
Et vostre uie soit errante & uagabonde:
A fin que par chacun de uous soit entendu,
Que le bien mal acquis est plus tost despendu.

Par tout ou uous irez avecques nous chemine
Et la peste, & la guerre, & la palle famine:
Et là ou uous ferez, l'abondance, & bon heur,
De leurs cornes plus riches espandent tout honneur.

Pour uous l'air se corrompe, & le feu s'amortisse:
La terre se desseiche, & la mer se tarisse,
Et pour uous le soleil couuert d'obscurité
Ne departe aux humains sa chaleur & clarté.

Autant soit vostre uie à uous-mesme' ennuyeuse,
Comme elle est à chacun à bon droit odieuse.
Mais iamais n'aurez uous les astres tant humains
De receuoir la mort, que par uos propres mains.

Les rages de Panthee, & les fureurs d'Oreste,
D'Oedipe, d'Aganee, d'Artes, & de Thieste,
Vous soient tousiours au dos, & iamais dans uos yeux
Ne permettent couler le doux present des cieux:
Mais dessus vostre cœur & dans vostre courage
Presseront de leur main le uenim, & la rage.
De leurs gros lezards uerds uous facent iour & nuit
Porter deuant uos yeux la peine qui uous suit.

Nulle foy, nulle amour, nulle ferme alliance,
Demeure en uos maisons, mais toute deffiance



Toute crainte, & soupçon, toute meschanceté,
Tout inceste y habite, & toute impieté,
Du pere enuers le fils, du fils enuers le pere,
Du frere uers la sœur, de la sœur uers le frere,
Iusqu'à tant que les uns ayent les autres deffaits,
Et tousiours y pullule une hydre de forfait.

Ce malheur entre uous passe de race en race,
A fin que de ma mort la uengence se face.

Sur uous, sus uos enfans, & dessus uos nepueus,
Sur les fils de leurs fils, & ceux qui naistront d'eux,
Ie uerray tout cela, & au fond de ce gouffre,
Ou pour mes uieux pechez ie brusle en feu de souffre,
Au milieu des tormens (oubliant ma douleur)
Ie me resiouiray de uoir uostre mal-heur.

Icy l'ombre ce teut, & à teste panchée
Au fond du lac ombreux soudain s'est recachée,
Laisant à ses enfans un presage asseuré
Du malheur, qui les suit pour auoir pariuré,
Et pour auoir souillé d'une tache eternelle
Leur sang, & leur maison, par la mort paternelle.

F I N.



EXTRAIT DV PRIVILEGE.

PAR Lettres patentes du Roy il est permis à Federic Morel Imprimeur & Libraire en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer & uendre toutes les Oeuvres faictes & composées par Ioachim Du-Bellay Angeuin, Auec inhibitions & defenses à tous autres Imprimeurs, Libraires, & marchands, de non imprimer, ny uendre en ce royaume lesdictes Oeuvres, de neuf ans apres la premiere impression paracheuee, sur peine de confiscation des exemplaires qui se trouueroient, & d'amende arbitraire. Ensemble a ledict Seigneur auolu, qu'en inserant le contenu de ses Lettres patentes, ou l'extrait d'icelles, à la fin ou au commencement des liures qui s'imprimeront, elles soient tenues pour suffisammēt signifiées, & venues à la notice & cognoissance de tous Libraires & Imprimeurs, tout ainsi que si lesdictes Lettres leur auoient particulièrement & expressement esté monstrees & signifiées: comme appert plus amplement par lesdictes Lettres patentes, donnees à Amboise le dixhuitieme iour de Mars, l'an 1559.

Par le Roy, Monsieur le Cardinal de Lorraine present.

ROBERTET.



